

LEURS FILLES

COMÉDIE
EN DEUX ACTES

PAR

PIERRE WOLFF



PARIS
TRESSE ET STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL
1891

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés

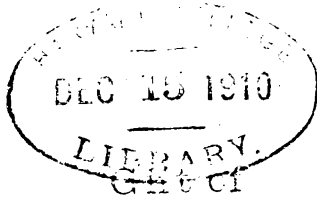
© 1891 PAR TRESSE ET STOCK

LEURS FILLES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Libre,
le 8 juin 1891.

12577.34
1



**GORDON ABBOTT
PERSONNAGES**

VALENTINE D'ALENCEY, 35 ans..... M^{lle} HENRIOT.
LOUISETTE, fille de Valentine, 17 ans... THEVEN.
M^{me} MAURICE, 53 ans..... BARNY.
JULIE, femme de chambre de Valentine... LUCE COLAS
GEORGES DE VERFUGE, 28 ans..... M. ANTOINE.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LEURS FILLES

ACTE PREMIER

Chez Valentine. Un salon bien meublé, sentant la cocotte arrivée.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, seule.

Au lever du rideau, elle est en train d'essuyer le piano ; elle est à genoux.

De la poussière !... on va te l'enlever ta poussière !... v'là-t'y pas maintenant qu'elle passe sa main sous le piano pour voir si c'est sale !... (Haussant les épaules.) Tiens, v'là ce que ça me fait faire. (Un temps.) Ah ! ce que j'en ai assez de cette baraque... ! maintenant que le vieux est mort, il n'y aura plus moyen d'être tranquille une minute... (Un temps.) Et puis quoi, il y avait quatre ans qu'il était avec la patronne : c'était une garantie... Par dessus le marché c'était quelqu'un d'honorable... (Un temps.) Aujourd'hui. ah ! la, la, on est à la recher-

che d'un client solide...! (Un temps.) Pauvre monsieur Verdier! ce qu'on t'a vite oublié, depuis trois mois que tu as éternué pour la dernière fois...! Ton portrait ? au sixième avec les anciens...! Tes vêtements? vendus au marchand d'habits ! Tu es remplacé, on n'a pas perdu de temps? Et par qui? un gigolo, vingt-huit ans, Monsieur de Verfuge... si ça fait pas suer ! (Frottant le piano de plus en plus fort.) Tiens, tiens... tu pourras y passer la languemaintenant sous ton piano.

SCÈNE II

JULIE, VALENTINE.

Valentine entre par la porte du fond. Elle a son chapeau sur la tête. L'air affairé.

VALENTINE.

Julie ?

JULIE, en se relevant.

Madame!

VALENTINE.

Eh! bien, Mademoiselle est là ?

JULIE.

Oui, Madame, dans sa chambre.

VALENTINE.

Et vous avez remis à la Directrice la lettre que je vous ai donnée?

JULIE.

Oui, Madame. Elle l'a ouverte et l'a lue tout de suit devant moi.

VALENTINE.

Elle n'a rien dit ?

JULIE.

Elle a haussé les épaules... et puis c'est tout.

VALENTINE, tout en ôtant son mantelet qu'elle donne à Julie.

J'en étais sûre. Je vois que je ne me trompais pas. D'abord si ç'avait été une bonne institution la Directrice aurait au moins essayé de retenir son élève... Enfin ! (Un temps.) Vous n'avez rien répété à Mademoiselle, n'est-ce pas ?

JULIE.

Madame me l'avait défendu.

VALENTINE.

Bien. Allez m'appeler Mademoiselle... (La rappelant.) Tenez, prenez mon chapeau.

Julie sort par la gauche.

SCÈNE III

VALENTINE, seule.

Elle tire de sa poche un chiffon de papier, et lit.

Ma chère, as-tu reçu les vingt-cinq louis que... (s'arrêtant.) Non, c'est pas ça. (Sortant un autre papier.) Ah ! là voilà !

Lisant.

« Mignonne,

» Tu es plus belle que les anges qui sont au Paradis.
» Tous les matins lorsque je t'aperçois, à la fenêtre de
» ton dortoir, mon cœur se retourne et bat plus fort.
» La nuit, dans mes rêves, ton image ne me quitte pas,
» elle est toujours là, vivante devant mes yeux. Je

» t'aime, mignonne, et t'envoie, sur ce chiffon de papier,
» mes plus tendres baisers.

» Jean LEROUX,

» Maître d'Étude au Lycée Saint-Louis. »

(En remettant la lettre dans sa poche.) Et voilà ce que j'ai trouvé dans une Grammaire française qu'elle avait oubliée ici ! (Un temps.) Une institution de jeunes filles côte à côte avec une école de garçons... c'était à prévoir. Autant les réunir tous ensemble, ce serait plus tôt fait !

SCÈNE IV

VALENTINE, LOUISETTE.

Louissette entre par la gauche. Elle est en pensionnaire.

LOUISETTE, très gaie.

Bonjour, petite mère !

VALENTINE.

Bonjour, ma fillette... (Elle l'embrasse.) Comment ça va ? Eh ! bien, tu as une mine superbe... ! mon quinquina t'a fait du bien.

LOUISETTE.

Comme tu étais sortie de bonne heure aujourd'hui dimanche !

VALENTINE.

Oui, j'avais à faire. (Un temps.) Dis donc, je voulais te demander... Tiens, prends une chaise, assieds-toi près de moi. (Elle s'assied dans un fauteuil à droite. Louissette se place à côté d'elle.) Je voulais te demander... tu te trouves bien dans ton institution ?

LOUISETTE.

Oh! oui, maman.

VALENTINE, à part.

Naturellement. (Haut.) Les professeurs sont gentils avec toi?

LOUISETTE.

Très gentils.

VALENTINE.

Et la Directrice?

LOUISETTE.

Oh! tu sais, maman, on l'aperçoit rarement.

VALENTINE.

Et douce et aimable comme tu es, tu dois avoir des camarades, des amies... ?

LOUISETTE.

Je crois bien, maman... Il y a Lucy, Marie, Clémence, Yvonne... nous sommes toujours ensemble... et puis rien que des demoiselles de bonnes familles !

VALENTINE, contrariée.

Mais, ma chère enfant, je ne vois point en quoi cela doit t'étonner.

LOUISETTE, embarrassée.

Non... je te disais ça... parce que...

VALENTINE, l'air ennuyé.

Oui, c'est bon. (En se levant.) Eh! bien, ma chérie, tu leur a serré la main aujourd'hui pour la dernière fois.

LOUISETTE.

Comment! pourquoi ça?

VALENTINE.

Il n'y a pas de « comment » ni de « pourquoi ça »... je te reprends et puis voilà tout.

LOUISETTE, très gaie.

Je resterai ici, auprès de toi ?

VALENTINE.

Oui.

LOUISETTE, se lève en battant des mains.

Quelle chance !

VALENTINE, vivement.

Jusqu'à demain... le temps de changer d'institution.

LOUISETTE, se rasseyant, boudeuse.

Ah !

VALENTINE.

Ça ne te va pas ?

LOUISETTE, de même.

Si, si.

VALENTINE.

Et puis, ne commence pas à faire cette tête-là, je t'en prie. Si j'agis ainsi, c'est que j'ai mes raisons, sans doute. Si je dépense mon argent — et tu n'ignores pas qu'il m'en reste peu surtout depuis la mort de ton pauvre père — c'est pour que tu possèdes un jour une éducation solide et que je puisse être fière de toi... tu comprends ?

LOUISETTE.

Oui... oui...

VALENTINE, de même.

Tu n'en as pas l'air. (Un temps.) Tu as dix-sept ans, il faut te laisser guider par ta mère et l'écouter. (Un temps.) Ainsi, lorsqu'un homme a l'aplomb de t'envoyer une lettre comme celle-là...

LOUISETTE, en se levant vivement.

Où l'as-tu trouvée ?

VALENTINE.

Dans un de tes livres... Il faut immédiatement mela montrer. Tiens, je ne veux même pas savoir comment elle t'est parvenue ! Est-ce à la promenade, est-ce par

dessus le mur qu'il te l'a lancée, je te ne le demande pas... Tu as la chance d'avoir une mère qui connaît la vie depuis le premier échelon jusqu'au dernier;.. suis ses conseils. (Un long temps.) Qu'est-ce que c'était que ce jeune homme?

LOUISETTE, boudeuse.

Je ne sais pas.

VALENTINE.

Un pion... un être nul... c'est idiot !... Allons, embrasse-moi... Tu ne veux pas m'embrasser ?

LOUISETTE, embrassant sa mère du bout des lèvres.

Si, je veux bien.

VALENTINE.

Allons, mieux que ça... (Louissette l'embrasse un peu plus fort.) Et ne boude pas. Maintenant, va dans ta chambre, arrange-toi un peu; après le déjeuner nous irons rendre visite à ta nouvelle directrice. (En la poussant légèrement.) Bêtasse, sois donc intelligente... Tu as peut-être un bel avenir devant toi.

LOUISETTE, en sortant par la gauche.

Oui, oui.

On entend un coup de sonnette.

VALENTINE.

Tiens, à cette heure-ci !

SCÈNE V

VALENTINE, JULIE, puis GEORGES.

VALENTINE.

Qui est-ce, Julie ?

JULIE.

C'est M. Georges, Madame.

VALENTINE, contrariée.

Ah !... (s'emportant.) Et puis vous, espèce de sottise que vous êtes, je vous ai déjà répété cent fois — que je sois seule ou non — lorsque c'est M. de Verfuge vous n'avez qu'à dire « Monsieur » ; c'est pourtant compréhensible... Eh ! bien, faites entrer.

Elle s'assied. — Julie sort par le fond. — Georges entre l'air rayonnant ; il dépose son chapeau et sa canne sur la chaise qui est près de la porte.

GEORGES.

Parions que tu ne m'attendais pas si bon matin, hein, Valentine ?

VALENTINE.

Parle moins haut d'abord et dis-moi « vous » si ça ne te fait rien.

GEORGES.

Hein?... Il y a quelqu'un de malade chez toi ? (Il l'embrasse.) Bonjour... eh ! bien, si tu me rendais ce que je te donne ?

VALENTINE, l'embrasse du bout des lèvres.

Là... (Un temps.) Qu'est-ce qu'il y a ?

GEORGES.

Sur quel pied t'es-tu levée... ? Qu'est-ce que tu as ?

VALENTINE.

J'ai... J'ai ma fille qui est ici.

GEORGES.

La petite ?

VALENTINE.

Quoi, la petite ? Ne fais donc pas l'imbécile..., je n'en ai pas trente-six !

GEORGES.

Bon ! Tu as ta fille, et puis après ?

VALENTINE.

Et puis après ?... C'est que tu ne peux pas rester plus longtemps ici, aujourd'hui.

GEORGES.

Pourquoi ?

VALENTINE, s'énervant.

Parce que j'ai ma fille ici, encore une fois.

GEORGES.

Eh ! bien, je ne comprends pas.

VALENTINE.

Il est inutile qu'elle te voie ;.. c'est bien simple.

GEORGES.

Parce que ?

VALENTINE.

Parce qu'elle ne te connaît pas d'abord.

GEORGES.

Elle fera ma connaissance.

VALENTINE.

C'est ce que je ne veux pas.

GEORGES.

Tu es jalouse ?

VALENTINE.

Ah ! non, mon pauvre ami, je t'aime bien, mais parfois tu es par trop bête ! Jalouse de ma fille, d'une enfant de douze ans !

GEORGES.

Eh ! bien, alors ?

VALENTINE.

Je ne veux pas qu'elle puisse croire une seconde... tu m'entends : une seconde... que sa mère, tu m'entends : sa mère... a un amant.

GEORGES.

En voilà une affaire ! Tu n'as qu'à lui dire que je suis un ami, un ancien ami de ton mari... c'est pas plus malin que ça.

VALENTINE.

Non, je ne veux pas. Je tiens à ce que ma fille soit bien élevée.

GEORGES, indifférent.

Ah !

VALENTINE.

Quoi, ah ? Elle ne t'a jamais vu jusqu'à ce jour, c'est pas la peine de commencer.

GEORGES.

Que tu es jeune ! C'est pas à son âge, un bébé de...

VALENTINE, vivement.

Dix-sept ans n'a pas les yeux dans sa poche.

GEORGES.

Tu m'avais dit : douze.

VALENTINE.

Enfin, mon ami, ne jouons pas sur les mots. (Un temps.) Franchement, ce n'est guère aimable, de ta part, de me faire mettre en colère ainsi.

GEORGES, s'asseyant à côté d'elle.

Que tu es hébété... Allons... baisez vite.

VALENTINE.

Oui... (Elle l'embrasse et se lève.) Mais tu t'en vas, hein ?

GEORGES, la forçant à se rasseoir.

Attends un instant, une minute que diable ! (Un temps.) Alors tu ne viens pas aux courses cette après-midi, avec moi ?

VALENTINE.

Non, mon petit Georges, je t'assure que je ne le peux pas. Vers deux heures je suis forcée d'accompagner Louisette au couvent..

GEORGES.

Ah ! tu la mets dans un couvent ?

VALENTINE.

Oui. L'institution où elle est ne vaut un pas clou... tu ne trouves pas que j'ai raison ?

GEORGES.

Je ne sais pas, moi... tu sais, je n'y connais rien... (Un temps et changeant de ton.) Elle est gentille ?

VALENTINE.

Ça me ferait tant de plaisir de la voir un jour ou l'autre passer ses examens.

GEORGES.

Peuh ! ça ne sert pas à grand'chose... (Un temps.) Comment s'appelle-t-il son couvent ?

VALENTINE.

Saint-François-Xavier.

GEORGES.

Bah ! tu es dans le vrai en faisant ton possible pour bien l'éduquer.

VALENTINE, ravie.

N'est-ce pas ?

GEORGES.

Aujourd'hui, les jeunes filles on ne les tient pas assez serrées ; et c'est un tort... Sur vingt, il y en a au moins quinze qui tournent mal.

VALENTINE.

C'est peut-être un peu exagéré.

GEORGES.

Pas du tout. Ainsi, pour ma part, j'en ai déjà connu sept... et du meilleur monde... Eh bien ! c'est dégoûtant tout simplement... si encore elles attendaient le mariage.

VALENTINE.

La mienne, qui sait, elle pourra peut-être un jour faire un beau mariage, hein ?

GEORGES.

Parbleu !

VALENTINE, radieuse.

Tu crois... ? Non, je te demande ça sérieusement ?

GEORGES.

Pourquoi pas. En somme, quoi, tu n'as rien à te reprocher.

VALENTINE.

C'est bien vrai, ce que tu me dis là... tu le penses ?

GEORGES.

Naturellement que je le pense. Tu as été mariée, n'est-ce pas ? tu es veuve, tu as un amant, eh bien ? et puis après... ? Il y a bien des femmes dont le mari vit encore et qui en ont un.

VALENTINE.

Que tu es mignon de parler ainsi !

GEORGES.

Non, je suis juste.

VALENTINE.

C'est-à-dire que tu es bon... si, tu es bon ; car, au fond, tu es comme tous les hommes et lorsque tu es livré à toi-même — quoique tu m'aimes bien — tu dois te

dire souvent : « En somme elle est gentille... mais c'est une fille. »

GEORGES.

Moi, je me dis ça ?

VALENTINE.

Mais pourtant j'ai été honnête avant, et si aujourd'hui je ne le suis plus...

GEORGES, vivement.

Si, sacrédié ! tu l'es... et c'est ce que je me tue à te démontrer depuis que tu m'as flanqué ce mot : « honnête » sur le tapis !

VALENTINE.

Ne t'emporte pas, mon ami.

GEORGES.

Je ne m'emporte pas... mais c'est idiot ! Et puis, qu'est-ce que cela signifie ce mot : honnête ? Et quelle différence il y a-t-il entre une femme qui a passé par devant monsieur le Maire et une femme qui est liée de la main gauche ?... Il n'y en a aucune, tu m'entends Valentine : aucune.

VALENTINE.

Pas si haut, je t'en prie.

GEORGES.

Une femme mariée ne doit généralement se donner qu'à son mari, n'est-ce pas ? Eh ! bien, si une femme qui n'est pas mariée ne se donne qu'à son amant, elle est aussi respectable que la première et les lois et la société sont imbéciles, voilà tout !

VALENTINE.

Ah ! si tous les hommes raisonnaient comme toi !...

GEORGES.

Ils le pensent tous... mais ils ne le disent pas... Enfin, je n'ai pas raison ?

VALENTINE.

Si, tu as raison, mon Georges... (En l'embrassant.) et je t'aime bien.

GEORGES, en se levant.

Donc tu vois que tu peux me présenter ta fille.

VALENTINE.

Entêté, va !... Non !... pas aujourd'hui... une autre fois... qu'est-ce que ça te fait ? Allons, dis-moi au revoir... demain j'irai te prendre chez toi et nous irons au bois... Ça te plait-il ?

GEORGES.

Oui, je veux bien.

VALENTINE, tout en l'accompagnant.

Et puis, tu sais, sois sage ce soir... ne me trompe pas.

GEORGES.

Pourquoi te tromperais-je ?

VALENTINE.

Parce qu'il y a déjà trois mois que nous nous connaissons et que les hommes ne détestent pas le changement.

GEORGES.

Tu crois ? pas moi. (Un temps.) Non, j'irai au théâtre.

VALENTINE.

Ah ! où ça ?

GEORGES.

Je verrai... peut-être à l'Odéon.

VALENTINE.

C'est si loin !

GEORGES.

Oui... mais on s'y amuse tant ! Au revoir.

VALENTINE.

A demain, mon chéri. (Georges sort, elle lui envoie un baiser.)
Tiens, mon loup ! (Elle referme la porte.) Ouf ! il est bon garçon, mais comme crampon, à lui la médaille d'honneur ! Enfin il ne peut pas encore trop se plaindre : de tous ceux que je vois c'est encore lui le plus aimable, le plus généreux... il a beaucoup de cœur.

On entend un coup de sonnette.

SCÈNE VI

VALENTINE, JULIE puis MADAME MAURICE.

VALENTINE, à Julie qui entre par le fond.

Qu'est-ce encore, Julie ?

JULIE.

C'est une vieille femme qui demande à parler à Madame.

VALENTINE.

Elle ne vous a pas donné son nom, sa carte ?

JULIE.

Non, Madame.

VALENTINE.

Comment est-elle faite ? A-t-elle l'air d'une mendiante ?

JULIE.

Oh ! non, Madame, elle est très bien mise !

VALENTINE.

Faites entrer, alors.

JULIE, sur le seuil de la porte.

Voulez-vous venir, Madame ?

Elle sort.

MADAME MAURICE, elle a un petit sac à la main. — Après une grande révérence.

Madame d'Alencey ?

VALENTINE.

C'est moi, Madame.

VALENTINE.

Je ne vous dérange pas, au moins ?

VALENTINE.

Du tout. A qui ai-je l'honneur de parler ? Asseyez-vous donc, je vous prie.

MADAME MAURICE.

Vous êtes bien aimable, merci. (En s'asseyant.) A madame. Maurice.

VALENTINE.

Et qu'il y a-t-il pour votre service, Madame ?

MADAME MAURICE.

Mon Dieu, Madame, la mission dont on m'a chargée est assez délicate, assez difficile... je dirai même — si vous le permettez — ennuyeuse.

VALENTINE.

Vraiment.

MADAME MAURICE.

Je vous avoue que je me suis tâtée longtemps avant de sonner chez vous. Mais, que voulez-vous, — et vous le savez comme moi — la femme est un être faible, et, on m'a tant priée, tant suppliée, tant tourmentée, qu'à la fin, ma foi, je me suis décidée.

VALENTINE.

C'est donc bien grave ? Vous m'intriguez beaucoup !

MADAME MAURICE.

Grave? Oh ! que non, rassurez-vous. Je ne suis point faite pour venir jeter la peine ou le chagrin dans une maison.

VALENTINE.

Alors?

MADAME MAURICE.

J'irai droit au but.

VALENTINE.

C'est ça.

MADAME MAURICE, après avoir toussé deux ou trois fois.

Connaissez-vous par hasard, Madame, M. le comte de Jourdain?

VALENTINE, réfléchissant.

M. le comte de Jourdain?...

MADAME MAURICE.

Oui.

VALENTINE.

Non, du tout... pas même de nom.

MADAME MAURICE.

Est-ce possible!... C'est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, fort bien conservé!... On le voit partout : au théâtre, aux courses,... il a sa voiture... quand je dis : sa voiture... il en a deux : victoria pour l'été et coupé pour l'hiver... il est riche... Oh ! il est très riche... ce qui ne l'empêche pas d'être très généreux.

VALENTINE.

Tant mieux pour lui... mais franchement je ne comprends pas.

MADAME MAURICE.

Vous allez me comprendre, car vous êtes intelligente.

VALENTINE.

Mais, Madame...

MADAME MAURICE.

Si, si, vous êtes intelligente, je le sais... et veuillez bien croire que je suis loin d'être une faiseuse de compliments... (Une longue pause.) Donc... Monsieur... le comte de Jourdain...

VALENTINE, vivement.

Vous a chargée de venir me voir... j'ai compris, Madame.

MADAME MAURICE, se rapprochant de Valentine.

Quand je vous disais que vous étiez intelligente !... C'est un plaisir de causer avec vous !... (Changeant de ton.) Mais c'est là que ma mission devient de plus en plus délicate !

VALENTINE.

Pourquoi ?

MADAME MADAME.

Parce que...

VALENTINE.

Allons, vous êtes au courant de ces sortes d'affaires... marchez donc carrément.

MADAME MAURICE.

Je vous prie d'être persuadée du contraire, chère madame ; ce n'est point ma profession et si je me suis présentée chez vous, c'est simplement par amitié pour ce monsieur... pour lui rendre service, voilà tout.

VALENTINE.

Vraiment ?

MADAME MAURICE.

Parfaitement. (Une longue pause.) Vous avez une fille, n'est-il pas vrai, et fort jolie même ?

VALENTINE, se lève et furieuse.

Fichez-moi le camp !

MADAME MAURICE, en se levant.

Mais, Madame...

VALENTINE.

Fichez-moi le camp, et plus vite que ça ! Ma fille, c'est pour ma fille, c'est mon enfant que vous veniez marchander !

MADAME MAURICE.

Je n'avais pas encore demandé le prix.

VALENTINE.

Votre monsieur le comte de Jourdain est un vieux saligaud... vous pouvez le lui dire de ma part... Quant à vous, vous êtes la dernière des entremetteuses.

MADAME MAURICE.

La dernière ?

VALENTINE.

Et si vous ne déguerpissez pas immédiatement, je vais vous faire empoigner.

MADAME MAURICE.

Entremetteuse ! Empoigner ! Vous le prenez de bien haut, ma petite dame. Vous êtes bien heureuse que nous soyons là de temps en temps... Entremetteuse !... Empoigner ! Eh bien ! et vous qu'est-ce que vous êtes ? Qu'est-ce qui vous faut pour votre demoiselle, pour votre fleur d'oranger ? Des princes peut-être.

VALENTINE.

C'est trop fort ! Vous ne voulez pas vous en aller ?

MADAME MAURICE.

Que si je m'en vais... En voilà des cris, des phrases, des menaces... Avec ça qu'on pourrait pas s'arranger.

VALENTINE.

Il n'y a point d'arrangement. Si la mère est une grue, vous m'entendez, la fille est honnête, sachez-le !

MADAME MAURICE, à mi-voix.

C'est justement pour ça.

VALENTINE.

Et elle le restera. Vous pourrez le dire à vos semblables, si jamais on les charge d'une pareille commission...

MADAME MAURICE.

Eh bien ! oui, je comprends... Tenez, ne vous montez pas ainsi... je vous approuve là... Laissez-moi seulement m'asseoir une seconde... les discussions, moi, ça me donne des battements de cœur.

Elle s'assied.

VALENTINE.

Alors soufflez et filez.

MADAME MAURICE.

Vous voulez que votre chère enfant, que votre chère petite, demeure sage, que sa conduite soit irréprochable... parbleu ! vous avez raison et toutes les dames que je connais et qui ont une demoiselle en disent autant... ; mais un jour ou l'autre : crac..., ça c'est dans le sang ; elles y passent.

VALENTINE.

Ah ça ! dites donc, est-ce que vous allez longtemps...

MADAME MAURICE.

Mais je ne parle pas pour vous, ma bonne dame, je parle en général !... Vous vous emportez tout de suite...

VALENTINE.

Et il y a de quoi.

MADAME MAURICE.

Des bêtises. Pourtant si c'était pour le bon motif ?

Quoi, il a vu votre fillette il y a quinze jours pour la première fois ; elle sortait de l'école avec sa bonne... il l'a suivie jusqu'à votre porte à ce qu'il paraît, et s'est informé... Ah ! si c'était pour un mariage ?

VALENTINE.

Quand un homme a envie de se marier.... — et d'abord je ne voudrais pas d'un vieux poilu pour ma fille...

MADAME MAURICE, en se levant.

Poilu... Qui est-ce qui vous a dit qu'il était poilu ?

VALENTINE.

Enfin, poilu ou non, on n'envoie pas une femme comme vous pour demander une entrevue.

MADAME MAURICE, vexée.

Une femme comme moi ! Mais, Madame, j'en vaudrais une autre, et si j'arrange des petits rendez-vous de temps en temps c'est pas pour mon plaisir... il faut vivre. Vous, vous travaillez pour votre enfant, pour qu'elle puisse garder son honnêteté... moi, je travaille pour ma pauvre mère qui est paralysée... chacun son métier... et ce n'est pas bien de votre part de me traiter ainsi...

VALENTINE.

Ah ! vous n'allez point pleurer et faire du scandale maintenant !

MADAME MAURICE, tout en ouvrant son sac.

Oh ! je m'en vais... n'ayez pas peur... je m'en vais... tenez... (Elle lui tend sa carte.) Voici mon adresse... je n'ai point de rancune... si un jour vous avez besoin de moi...

VALENTINE, elle prend la carte et la met dans sa poche.

C'est bon, merci... (Appelant.) Julie !

JULIE.

Madame.

VALENTINE.

Reconduisez madame.

MADAME MAURICE, souriante.

Au revoir, Madame... au plaisir.

Elle sort, suivie de Julie.

VALENTINE.

Au revoir !

SCÈNE VII

VALENTINE, seule, puis LOUISETTE.

Quel toupet ! (Tirant la carte de sa poche.) Madame Maurice, rentière, rue Fontaine. (Elle la remet dans sa poche.) Allons, je vois qu'il faut la surveiller plus que jamais ! (Elle va vers la porte de gauche et appelle.) Louissette, Louissette...

LOUISETTE, à la cantonade.

Maman ?

VALENTINE.

Viens un peu ici... Qu'est-ce que tu as?.. Veux-tu bien vite sécher ces vilains yeux !

LOUISETTE.

Tiens, si tu crois que c'est agréable de voir encore des nouvelles têtes... ah ! non, par exemple !

VALENTINE.

Mais au bout de huit jours tu n'y songeras plus ! et puis tu seras au milieu de braves et saintes femmes.

LOUISETTE.

Pourquoi ça, des saintes femmes ?

VALENTINE.

Eh bien ! oui, des sœurs.

LOUISETTE.

Comment des sœurs ? C'est donc dans un couvent que tu vas me mettre ?

VALENTINE.

Ça t'effraie ?

LOUISETTE.

Non, mais ce qu'on doit vous faire prier... ! ensuite il m'attriste, moi, ce costume-là.

VALENTINE.

Il t'attriste ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? faut-il que tu sois dinde, ma petite ! En quoi est-il moins gai qu'un autre ?.. Tu raisonnes comme un enfant de deux ans ni plus, ni moins. (Un temps.) Regarde-moi... grand bébé!... Tu ne comprends donc pas que c'est pour ton bonheur que je travaille ?

LOUISETTE.

Oh ! mon bonheur...

VALENTIN.

Oui, ton bonheur. Alors tu crois bonnement que c'est pour t'ennuyer ce que je fais là ?

LOUISETTE.

Je ne dis pas ça.

VALENTINE.

Eh bien ! alors, pourquoi prendre cette figure d'enterrement ? La vie n'est pas si gaie pour moi, ma chérie ! Ah ! je sais bien, tu es comme toutes les jeunes filles qui commencent à grandir et tu ne rêves que belles robes, chapeaux et bijoux comme ceux de maman !.. Tu voudrais tout de suite en avoir autant... Pourquoi faire, mon Dieu ! Va donc, garde le plus longtemps possible le vêtement de pensionnaire que tu as.

LOUISETTE.

Pourtant ça te serait si facile de me prendre auprès

de toi!... une bonne institutrice ne coûte pas cher et vaut autant que six professeurs.

VALENTINE.

C'est une erreur... et je ne le peux pas. Enfin, mon enfant, ne t'entête pas sur cette idée, ça m'est impossible et voilà tout.

LOUISETTE.

Je sais bien pourquoi, parbleu!

VALENTINE, très tendre.

Louissette, je t'en prie... non, ne me réponds pas. (Un temps.) Tu veux donc me faire du chagrin ? Cependant c'est en bonne mère que je te parle... plus tard tu m'en sauras gré... Quand tu sortiras du couvent nous vendrons tout ici et nous partirons... nous quitterons Paris... tu feras un beau mariage... Tu n'y resteras pas éternellement en pension!... Dans deux ans tu auras terminé tes études...

LOUISETTE.

Deux ans!

VALENTINE.

Ou un an enfin!... Allons, rentrez vite ces gros soupirs...

LOUISETTE.

Ah! ben, je ne suis pas en train de rire, moi, c'est pas ma faute; je ne peux pas me mettre à faire ah! ah! ah! et avoir envie de pleurer au fond, quoi!

VALENTINE, s'emportant.

A la fin des fins, tu m'embêtes, Louissette!... et je suis bien sotté de causer avec toi si gentiment; tu feras ce que je te dirai et puis en voilà assez! Nous allons déjeuner dans un quart d'heure; après j'irai te présenter au couvent.

Elle sonne.

JULIE.

Madame...

VALENTINE.

Apportez-moi de l'eau chaude dans mon cabinet de toilette... et puis vous mettez le couvert.

Elle sort par la gauche.

JULIE.

Bien, Madame.

SCÈNE VIII

LOUISETTE, JULIE.

JULIE.

Alors, comme ça, y paraît que Mademoiselle va entrer dans un couvent ?

LOUISETTE, sèchement.

Oui.

JULIE.

Et ça ennuie Mademoiselle, naturellement ?

LOUISETTE, de même.

Non, ça m'amuse, Julie, ça m'amuse énormément... là, êtes-vous contente ?

JULIE.

Mais...

LOUISETTE.

C'est pas la peine de mettre mon couvert à moi, je n'ai pas faim, moi, je ne mange pas, moi, bonsoir.

Elle sort par la droite.

VALENTINE, à la cantonade.

Julie... ? eh bien ! et cette eau chaude, c'est pour demain ?

JULIE, à mi-voix.

Zu... u... u... t... (Haut.) Tout de suite, Madame, je vous l'apporte.

Elle sort par le fond.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, Valentine et Madame Maurice sont assises en face l'une de l'autre près de la table.

VALENTINE. MADAME MAURICE.

MADAME MAURICE.

Allons, cinq heures... je me sauve.

VALENTINE.

Ah! vous allez rester là, et pas faire des manières, hein! Vous n'avez rien qui vous presse.

MADAME MAURICE.

Comme vous arrangez ça!... J'ai justement deux ou trois courses assez importante, ma foi.

VALENTINE.

Une petite demi-heure... là, je ne suis pas exigeante.

MADAME MAURICE.

Enjôleuse!... comme vous connaissez bien votre monde! (Un temps.) Soit, je veux bien, mais pas une seconde de plus.

VALENTINE, en se levant.

Enlevez donc votre chapeau.

MADAME MAURICE, se défendant.

Ah ! non, par exemple, je le garde, il me gêne pas du tout.

VALENTINE.

Un peu de fine champagne alors ?

MADAME MAURICE.

Ça, c'est pas de refus.

VALENTINE, appelant.

Julie... ?

JULIE, en entrant par le fond.

Madame... ?

VALENTINE.

Le cognac, ma fille.

Julie sort.

MADAME MAURICE.

Dites donc, vous ne savez pas à quoi je pensais tout à l'heure ?

VALENTINE.

Non.

MADAME MAURICE.

Il y a deux mois... !

VALENTINE.

Eh ! bien ?

MADAME MAURICE.

Oh ! faites donc l'ignorante !... Vous ne vous souvenez peut-être plus de ma première visite !... *Entremetteuse... ! Je vais vous faire empoigner... ! Vous êtes la dernière des entremetteuses !...*

VALENTINE.

Vous ne pensez plus à ça, hein !

MADAME MAURICE.

Non... ; mais c'est ce mot *dernière* qui m'est resté sur le cœur, ça, je vous l'avoue franchement.

VALENTINE.

Vous m'aviez promis de ne plus en parler pourtant !

MADAME MAURICE.

Oui, mais si drôle de s'être attrapées ainsi et d'être maintenant amies comme... (Elle ne continue pas en voyant Julie arriver avec des liqueurs. Julie les pose sur la table et verse.) Pas de bain de pied, mon enfant... ! là... là... merci.

Julie reste plantée devant les deux femmes et les regarde.

VALENTINE.

Vous pouvez vous en aller, Julie.

JULIE

C'est ce que je fais, Madame... c'est ce que je fais !.. (A part, en sortant.) Poseuse !

MADAME MAURICE, tout en buvant par petits coups.

Et qui est-ce qui est revenu, quinze jours après, voir la bonne madame Maurice ? et qui est-ce qui est venu lui demander : « Avez-vous quelque chose pour moi en ce moment ? Valentine... Et qui est-ce qui a fait gagner de l'argent... pas mal d'argent déjà à Madame ci-présente ? toujours la bonne madame Maurice. (En riant et en la frappant sur le bras.) Ah ! ah ! farceuse. quand je vous disais que vous auriez un jour besoin de moi ! »

VALENTINE.

Eh !... la, pas si vite... pas si vite, ça vous en a rapporté aussi hein ? faut pas non plus avoir l'air... Mais c'est pas tout ça, voilà des cartes, vous allez me les tirer.

MADAME MAURICE.

Allons, donnez-moi ça... Le compte y est ?

2.

VALENTINE.

Oui, oui.

MADAME MAURICE, tout en battant les cartes.

Et votre fillette comment va-t-elle ?

VALENTINE.

Bien. Ça me fait penser qu'il faut que j'aille la voir demain ;... il y a au moins un mois que je n'ai pas été au couvent !

MADAME MAURICE.

Et ça vous coûte cher ?

VALENTINE.

Dans les douze cents...

MADAME MAURICE.

Brrr !... (Un temps.) Dites donc ?

VALENTINE.

Hein ?

MADAME MAURICE, en riant.

Si la mère supérieure savait d'où vient l'argent...

VALENTINE.

Taisez-vous, vous allez dire des bêtises.

MADAME MAURICE.

Coupez... Avec la main gauche, étourdie !

VALENTINE.

Et tâchez de ne pas mentir, hein ?

MADAME MAURICE.

Ce sont les cartes qui parlent. (Alignant les cartes sur la table.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze et treize... (Elle boit un petit coup.) Ah ! voyons ça.

VALENTINE.

Oh ! il y a du trèfle !

MADAME MAURICE.

Chut...! ne me troublez pas... (Comptant.) Un, deux, trois, quatre as !... grande réussite !...

VALENTINE.

Vrai ?

MADAME MAURICE, continuant.

Un, deux, trois, quatre, cinq...! argent d'un homme blond... voilà l'homme blond... Comment êtes-vous, vous ? brune... c'est bien ça : la dame de trèfle... (Un temps.) qui est-ce ce bonhomme-là ?

VALENTINE.

Blond ? Je ne vois pas bien... Ah ! si, que je suis bête ! c'est ce gros que vous avez croisé l'autre fois dans l'escalier.

MADAME MAURICE.

C'est juste... Qu'est-ce qu'il fait celui-là ?

VALENTINE.

Il vend et il achète des veaux et des vaches... c'est un marchand de bestiaux... il est très calé.

MADAME MAURICE.

Ah !... Continuons...! Un, deux, trois, quatre, cinq ! quelqu'un qui vous aime beaucoup, que vous aimez aussi et qui vous trompe.

VALENTINE.

Ça, c'est de la blague, par exemple !

MADAME MAURICE.

Comment, de la blague ! Cherchez bien... Qui aimez-vous ? qui vous aime ?

VALENTINE.

Georges... mais c'est pas possible.

MADAME MAURICE.

Oh ! vous lui en faites assez voir pour qu'il...

VALENTINE.

Après ?

MADAME MAURICE.

Un, deux, trois, quatre, cinq... oh ! oh !

VALENTINE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME MAURICE.

Une grande nouvelle !... bonne même !

VALENTINE.

Laquelle ?

MADAME MAURICE.

Ça, les cartes ne le disent pas... (Un temps.) Oui, oui, parfaitement..., bonne nouvelle, à la nuit, dans votre maison, pour vous-même... là, la dame de trèfle... un, deux, trois, quatre, cinq... ! un homme d'affaires... non, il n'est pas méchant... trois valets, deux rois, des hommes tout ça, qui tournent, qui sont autour de vous... Eh bien ! vos cartes ne sont pas trop mauvaises...

JULIE, entrant par le fond.

Une dépêche pour Madame.

VALENTINE.

Merci.

Julie sort.

MADAME MAURICE.

Est-ce que les cartes disaient vrai ?... Qu'est-ce que vous avez ? vous êtes toute pâle !

VALENTINE, se lève furieuse.

Ah ! elle est bonne votre grande nouvelle, elle est propre, je vous en félicite !... Vaurienne, elle me le paiera...

MADAME MAURICE, en se levant.

Qui ?

VALENTINE.

Ma fille. On m'annonce que Louissette a levé le pied, qu'elle s'est sauvée du couvent... la voilà, votre bonne nouvelle !

MADAME MAURICE.

Non !

VALENTINE.

Quand vous direz « non » pendant trois heures... ! Si, tenez, lisez.

MADAME MAURICE, lisant.

« Madame, Mademoiselle Louise Durand... » (s'interrompant.) Comment Durand ?

VALENTINE, vivement.

Eh bien ! oui, je l'ai mise là-bas sous mon vrai nom... Allez donc !

MADAME MAURICE, lisant.

»... s'est sauvée ce matin de notre sainte maison après
 » la prière et la méditation du matin. Nous avons at-
 » tendu, espérant la retrouver, jusqu'à la dernière
 » minute pour vous prévenir et vous apprendre cette
 » fâcheuse nouvelle, qui a du reste mis notre sainte
 » maison tout sens dessus, dessous. Je ne voudrais pas,
 » Madame, aborder un sujet pénible, votre enfant est
 » partie, elle ne pourra désormais revenir ici.

» Recevez, etc. »

» MÈRE SAINT-JEAN-DE LA CROIX

» *Supérieure du Couvent Saint-François-Xavier.* »

VALENTINE.

Et voilà ! Elle trotte maintenant ! Elles n'en veulent pas. On me défend, on m'empêche de bien élever ma fille !

MADAME MAURICE.

Elles ont peut-être appris sur votre compte, des choses... On sait tout dans ce sacré Paris... !

VALENTINE.

Eh bien ! et puis après ? En voilà des raisons !... Si elles sont au courant de la situation, elles devraient se dire, puisqu'elles sont si saintes que ça, si croyantes, si généreuses : nous la reprendrons tout de même ; si la mère est une femme perdue, n'importe ? elle veut que son enfant se conduise bien, elle veut en faire une femme honnête, aidons-la... Mais non, elles s'en fichent : et la fille qui a une pareille mère ne les intéresse pas... ! En attendant ça va lui coûter cher, je vous le jure, cette escapade... !

MADAME MAURICE, à mi-voix, à part.

Quand je disais que c'était dans le sang...

VALENTINE.

Avec ses petits airs en dessous c'est une rosse fieffée... ! Depuis ce matin... ! et il est six heures, presque... ! Où est-elle, je vous le demande, où est-elle... ?

MADAME MAURICE.

C'est une tête sans cervelle... Elle doit se promener tranquillement en regardant les boutiques.

VALENTINE.

Soutenez-la maintenant, non, mais soutenez-la donc, je vous en prie, ça vous va bien... ! (Un temps.) C'est un peu violent ! Je me serai éreintée, j'aurai passé des nuits, je me serai vendue... pour la voir un beau jour me glisser des doigts... ? ce serait trop fort par exemple ! (Un temps.) Je vous garantis que je vais la retrouver, moi... sinon le commissaire de police sera là pour un coup.

Elle sonne.

JULIE, en entrant.

Madame a sonné ?

VALENTINE.

Oui, j'ai sonné... (s'emportant.) C'est idiot d'abord ce que vous me demandez là ! Si vous êtes venue, c'est que probablement vous avez entendu le timbre.

JULIE.

Mais...

VALENTINE.

Ah ! ne me répondez pas surtout... je ne suis pas d'humeur... Donnez-moi un chapeau.

JULIE.

Lequel, Madame ?

VALENTINE.

Le blanc, le bleu, le rose, le noir, je m'en moque... celui qui vous tombera sous la main. (Julie sort.) Quant à vous, ma petite Maurice, pas un mot à cette brute qui se croirait forcée d'aller le raconter de l'entresol au sixième.

MADAME MAURICE.

Soyez tranquille.

VALENTINE.

Et comme je n'ai pas le temps d'écrire, faites donc une dépêche, pour moi, à madame de Valois... Vous la connaissez ?

MADAME MAURICE.

Tiens, c'te farce... ! elle a passé hier encore trois heures chez moi.

VALENTINE.

Comme elle m'attend ce soir, mettez : Impossible venir... et vous signerez mon nom.

MADAME MAURICE.

En même temps, je ferai ici une lettre pour moi, si ça ne vous fait rien ?

VALENTINE.

Mais non. Allez vous installer dans ma chambre. (A Julie, qui entre avec un chapeau à la main.) Donnez, vous... (Elle va devant la glace et le met.) Là... au revoir ! (En sortant.) Gueuse, va !

SCÈNE II

JULIE, MADAME MAURICE.

JULIE.

Qu'est-ce qu'elle a, Madame ?

MADAME MAURICE.

Vous savez, ce sont les nerfs... elle est nerveuse.

JULIE.

Je ne l'ai jamais vue comme ça, moi !

MADAME MAURICE.

Ah ! ça passera aussi... (Se versant un petit verre et en offrant à Julie.) Tenez, prenez-en un petit, allez.

JULIE.

Merci. (Elle boit.) Ça n'empêche pas qu'elle vous traite comme des nègres, comme des chiens ! Non, c'est vrai, on fait son service convenablement, et on vous attrape du matin au soir !... Avec ça que c'est si gai ici !

Elle boit.

MADAME MAURICE.

Allons, allons, ne dites pas de mal de votre maîtresse... c'est une brave femme au fond.

JULIE.

Brave ? Vous appelez ça brave, vous ! Elle vous parle comme à une domestique ni plus, ni moins ! Ah ! aïe, aïe, la dame d'en face fait pas tant de manières ! elle tutoie sa bonne et elle rigole avec elle !... Elle est pas fière, quoi.

MADAME MAURICE.

Est-ce qu'il y a de quoi écrire dans sa chambre ? Du papier, de l'encre ?

JULIE.

Oui, vous trouverez tout cela sur la table qui est près de la fenêtre.

MADAME MAURICE.

Eh bien! j'y vais; je n'en ai pas pour longtemps...
(Revenant prendre son sac.) Ah! mon sac que j'oubliais là...
(Eu sortant.) Six heures et je suis encore ici, c'est trop fort!

Elle sort.

JULIE, elle se verse du cognac et boit.

Ce qu'elle peut licher cette vieille-là, c'est un plaisir!...
En attendant elle n'a pas voulu raconter ce qu'avait la patronne! Ah! là, là, je crois qu'on a encore plus de bénéfices à travailler chez les honnêtes gens!...

Elle prend le plateau et va pour sortir. Louisette entre par la porte du fond; — uniforme du couvent.

SCÈNE III

JULIE, LOUISETTE.

LOUISETTE.

Bonjour, Julie.

JULIE.

Sainte Vierge, mademoiselle Louisette!... Que je laisse là mon plateau... (Elle repose le plateau sur la table.) Vous permettez...

Elle lui tend la main.

LOUISETTE.

Mais oui. (Un temps.) Maman n'est pas là ?

JULIE.

Elle est partie, tenez, il n'y a pas dix minutes... et elle était en colère, je ne vous dis que ça !

LOUISETTE.

Et vous ne savez pas pourquoi ?

JULIE.

Non... Elle a filé comme une flèche... (Un temps.) Vous voilà enfin !... mais il y a au moins un bon mois qu'on ne vous a pas vue, mademoiselle !... C'est vrai que Madame a eu tant à faire...

LOUISETTE.

Ah !

JULIE.

C'est bien pour ça qu'elle n'a pas été vous rendre visite au couvent, mais oui. Et moi qui le lui disais tous les jours pourtant ! Allez, donc voir Mademoiselle, elle doit plus rien y comprendre !... (Un temps.) Mademoiselle a bon teint...

LOUISETTE.

Vous trouvez, Julie ?

JULIE.

Mademoiselle a pris de la taille... Donnez-moi donc votre chapeau... Oh ! la belle bague !

LOUISETTE.

Oui, un cadeau.

JULIE, tout en portant le chapeau sur le piano.

Ah !... et de qui ?

LOUISETTE.

Vous ne connaissez pas.

JULIE.

Alors Mademoiselle est en vacances aujourd'hui ?

LOUISETTE, en s'asseyant.

Non, Julie, il n'y a aucunes vacances.

JULIE.

Comment ça ?

LOUISETTE.

Je me suis sauvée, purement et simplement.

JULIE.

Sauvée ! Mademoiselle s'est... non, c'est pas possible, et c'est pour vous amuser que vous dites ça ?

LOUISETTE.

Mais non.

JULIE.

C'est sérieux ?

LOUISETTE.

Très sérieux.

JULIE.

Toute seule ?

LOUISETTE.

Oui,... toute seule... ou à peu près.

JULIE.

Que je suis bête ! j'y suis... La dépêche que j'ai apportée à Madame tout à l'heure...

LOUISETTE.

Annonçait ma fuite,.. probablement.

JULIE.

Eh bien ! ce que Madame va crier tantôt et faire du potin !

LOUISETTE.

C'est son droit, Julie... c'est son droit.

JULIE.

Non, mais j'admire Mademoiselle ! Elle dit ça tout tranquillement.

LOUISETTE.

Je ne vais pas me mettre sur la tête, bien certainement, pour avouer une chose qui est toute simple.

JULIE.

Comment Mademoiselle qui jusqu'à maintenant a été si bien élevée !

LOUISETTE.

Bien élevée !... Ah ça ! pensez-vous qu'on n'apprend que l'Histoire Sainte au pensionnat !

JULIE.

Ça, je peux pas vous le dire, j'ai jamais été à l'école.

LOUISETTE.

Jadis, lorsque j'étais petite, j'étais bête comme les autres, oui... mais maintenant que je suis dans le dortoir des grandes... enfin, quoi, je sais bien que les enfants ne se font pas par l'oreille...

JULIE.

Oh !... eh ! bien, c'est pas pour faire la leçon à la fille de Madame... mais ce qu'elle a fait des progrès depuis qu'elle est dans un couvent !... Avant, elle parlait pas comme ça.

LOUISETTE.

Avant ce n'est plus aujourd'hui, voilà tout ! Avant, il ne fallait même pas que je dise : c'est bête, c'est idiot ou c'est épatant !...

JULIE.

Ça, je l'ai remarqué... c'était, comme contait ce pauvre monsieur Verdier : de l'ex-a-gé-ration.

LOUISETTE.

Maman m'arrêtait : Est-ce ainsi qu'une jeune fille bien éduquée doit s'exprimer ?

JULIE.

Et je vous donne encore raison, car, je me permets de vous le dire : Madame en lance bien d'autres...

LOUISETTE, à demi-voix.

Et en fait bien d'autres.

JULIE.

Mademoiselle ?...

LOUISETTE.

Rien, Julie, rien. A partir de ce jour ça va changer, je vous le promets.

JULIE.

Qu'est-ce qui va changer ?

LOUISETTE.

Tout, vous m'entendez ! tout.

JULIE.

Tout ?

LOUISETTE.

Naturellement... maintenant que je sais que ma mère fait la noce.

JULIE.

Oh ! Mademoiselle !

LOUISETTE.

Pourquoi... c'est pas comme ça que cela s'appelle ?

JULIE.

Si... mais je croyais pas Mademoiselle capable de dire ces choses-là !

LOUISETTE.

Je vais peut-être me gêner... Voilà trente-cinq jours que je n'ai pas mis le nez hors de la boîte... et j'en sais long. Autrefois, j'étais comme toutes les fillettes : je faisais semblant de ne pas voir, de ne pas entendre, j'étais aveugle et sourde... ça n'empêche pas que rien

ne m'échappait... et j'avais douze ans... aujourd'hui que j'en ai dix-sept...

JULIE.

Tiens, on retient vite quand on est jeune.

LOUISETTE.

Du temps où papa vivait, j'étais haute comme mon bas, je ne m'apercevais de rien... mais plus tard, lorsque j'ai vu souvent venir dans la maison des nouvelles têtes...

JULIE.

Ah ! pour ça... il y a un désordre ici !

LOUISETTE.

Je comprends maintenant pourquoi je ne sortais plus... Elle ne se trompait pas la fille de madame de Bisgareck... une vraie noble celle-là !

JULIE.

Mademoiselle de ?...

LOUISETTE.

Bisgareck... oui, c'est ma voisine à l'étude... Eh bien ! savez-vous ce qu'elle m'a crié, avant-hier, en pleine cour, à la récréation, parce que je lui avais flanqué une claque pendant la classe de Géographie ?

JULIE.

Non.

LOUISETTE.

Elle m'a dit : Je ne voulais pas te faire de la peine, tant pis, voilà : « Il paraît que ta mère se fait appeler madame d'Alancey dans le monde galant,... au lieu de madame Durand, il paraît que c'est une cocotte et qu'elle roule dans les cabinets particuliers... » Voilà ce qu'elle m'a dit mademoiselle de Bisgareck.

JULIE.

Elle a osé !

LOUISETTE.

Alors les élèves ne m'ont plus adressé la parole ! Les sœurs ne m'appelaient plus que « Mademoiselle » long comme le bras, pour me distinguer des autres... (Un temps.) Il n'y a que mademoiselle de Bisgareck qui s'est remise avec moi... pour pouvoir m'en conter bien d'autres naturellement... (Un temps.) Moi, ça m'ennuyait d'entendre tout ça sur maman...

JULIE.

Tiens...!

LOUISETTE.

Mais je voulais savoir... (Un temps.) Quant à elle ce que ça l'amusait...!

JULIE.

Comment cette demoiselle a-t-elle su...?

LOUISETTE.

C'est bien simple : c'est son frère qui l'a rapporté, chez lui, à table. Il avait rencontré maman au café de la Paix, à deux heures du matin... elle était avec trois messieurs... et comme il l'avait déjà vue au parloir le jour de mon entrée au couvent... il l'a reconnue.

JULIE.

C'est embêtant ça !

LOUISETTE.

Justement, j'en ai assez. Avant ces histoires-là, ça pouvait marcher, mes amies ignoraient tout cela.

JULIE.

Ça va faire bien du gâchis, toutes ces machines-là, mademoiselle Louise...?

LOUISETTE.

Pas du tout. Du reste j'ai bien fait de filer, on m'aurait mise à la porte... parfaitement à la porte...! Il y a déjà des mères qui ont appris la chose et qui ont voulu

retirer leurs filles... (Un temps.) Quoi, il n'y a rien de curieux... il y a encore des mères de famille qui sont honnêtes !

JULIE.

Pour ça, oui... Ainsi, ma pauvre mère à moi qui n'est guère heureuse s'est toujours bien comportée... je demande excuses à Mademoiselle... mais ça fait du bien de se souvenir quelquefois.

LOUISETTE, ennuyée.

Bon, bon. (Un temps.) Vous sortirez ma belle robe, Julie.

JULIE.

Mademoiselle va s'habiller ?

LOUISETTE.

Tiens, si je rencontrais mon amoureux.

JULIE.

Mademoiselle veut plaisanter.

LOUISETTE.

Non, Julie, je vous assure... même qu'il est très bien.

JULIE.

Que mademoiselle Louise est farceuse ! puisqu'elle est en pension tout à fait.

LOUISETTE.

Oui, mais le jeudi on sort, on va au parc Monceau.

JULIE.

Ah !

LOUISETTE.

On voit souvent le même monsieur : brun, élancé, jeune, charmant.

JULIE.

Allons donc !

LOUISETTE.

On demande à la sœur surveillante l'autorisation d'aller acheter une tablette de chocolat... sous prétexte qu'on a des tiraillements d'estomac... près de la marchande il y a une grotte; et le monsieur vous glisse un petit billet dans la main.

JULIE.

Non, ce que vous êtes vicieuse !

LOUISETTE.

Dans ce carré de papier se trouvent quatre lignes bien écrites avec son adresse et son nom.

JULIE.

Voyez-vous ça... !

LOUISETTE.

Une autre fois il vous fait cadeau d'un beau livre qu'on lit en cachette à l'étude...

JULIE.

Ça, c'est gentil.

LOUISETTE.

Nana... d'un nommé Monsieur Zola... c'est très amusant, je l'ai prêté à toutes mes camarades.

JULIE.

Et puis... ?

LOUISETTE.

Et puis... et puis... il vous donne une belle bague... et... mais oui...

JULIE.

Comment Mademoiselle... !

LOUISETTE.

Allons, Julie, allez préparer mes affaires, je ne veux pas garder ce vêtement de pensionnaire une seconde de plus.

JULIE.

Eh ! bien vrai, ce qu'il va y avoir un chambarde-
ment tout à l'heure... ! Je suis sûre qu'elle ne m'a pas
trompée ! ça y est... ! (En sortant par la gauche et à la canto-
nade.) Tenez, madame Maurice, mademoiselle qui est là...

MADAME MAURICE, à la cantonade.

Vraiment !

LOUISETTE.

Il y avait donc quelqu'un ici ?

SCÈNE IV

LOUISETTE, MADAME MAURICE.

MADAME MAURICE.

Mademoiselle Louissette, n'est-ce pas ?

LOUISETTE, très froide.

Oui, Madame.

MADAME MAURICE, à part.

Est-elle assez jolie, la mignonne ! (Haut.) Madame
Maurice... une bonne amie de madame votre mère.

LOUISETTE, de même.

Je suis enchantée, Madame, je suis enchantée.

MADAME MAURICE.

Il y a encore un quart d'heure nous faisons une par-
tie ensemble... voyez, les cartes sont encore là. (Un
temps). Peut-on vous serrer la main, Mademoiselle ?

LOUISETTE, de même.

Si vous voulez, Madame.

MADAME MAURICE.

Nous parlions de vous il y a quelques instants... Savez-vous que votre mère court après vous en ce moment? La pauvre femme ! ah !... elle est loin d'être contente! . . Vous avez pris la clef des champs, hein ?

LOUISETTE, de même.

Mon Dieu ! oui, Madame, j'ai pris la clef des champs.

MADAME MAURICE.

Mais c'est très mal ça, mon enfant!... Elle s'est donnée tant de tracas, tant de peines pour vous!... elle vous aime tant !

LOUISETTE, de même.

C'est pour cela qu'elle est venue si souvent au couvent.

MADAME MAURICE.

Oui, en effet, elle a peut-être eu tort... mais enfin vous lui avez porté un coup là!... Tenez, sincèrement, je parie que vous regrettez ce que vous avez fait maintenant ?

LOUISETTE.

Moi ? ah ! là, là, jamais de la vie, par exemple !

MADAME MAURICE, en s'asseyant.

Mais elle va vous remettre autre part... dans une autre pension.

LOUISETTE.

Si ça lui plait!.. Je me sauverai encore.

MADAME MAURICE.

Alors, c'est une idée bien arrêtée chez vous ?

LOUISETTE.

Sûr... car, que je me conduise bien ou mal on me re gardera toujours du mauvais œil.

MADAME MAURICE.

Quel enfantillage !

LOUISETTE.

Oh! vous savez, faut pas me la faire... je sais bien ce que maman fait de son temps!

MADAME MAURICE.

Comme ça, vous voulez-vous amuser?

LOUISETTE.

Parfaitement, Je ne pourrai pas me marier... D'abord si je trouvais un mari, ce serait un bonhomme qui voudrait manger l'argent que maman me donnerait... c'est pas nécessaire; et puis je n'y tiens pas... Je veux des bijoux, des robes, ma voiture, je veux aller au théâtre, au bal, partout.

MADAME MAURICE, après une longue pause.

Mon Dieu, en réfléchissant bien, vous êtes peut-être dans le vrai... et le mariage, aujourd'hui, est une chose si banale... En somme, je ne vois pas pourquoi on vous gronderait... Vous êtes un peu légère, sans doute... mais vous paraissez être une bonne petite fille.

LOUISETTE.

Ma mère, elle, elle passe sa vie à crier!

MADAME MAURICE.

C'est que madame votre mère est encore une jeune femme... lorsqu'on est jeune on raisonne moins froidement qu'à mon âge par exemple! On s'emporte pour des riens... (Un temps.) Tenez, puisque je suis un peu l'amie de votre maman, fiez-vous à moi et... et, ma foi, si jamais vous aviez un jour besoin de madame Maurice, si vous aviez des ennuis, elle est discrète, venez la trouver.

LOUISETTE, en s'essayant en face de madame Maurice.

C'est vrai ce que vous me dites là?

MADAME MAURICE.

Mais oui. Je suis une vieille moi, et c'est bien le moins que je rende encore quelques services aux gens

que j'aime avant de mourir. (Un temps.) C'est que vous êtes jolie à croquer.

LOUISETTE.

Oh! Madame!

MADAME MAURICE.

A croquer, vous m'entendez, à croquer... Ah! vous avez une belle vie en perspective... Prenez bien garde aussi — je vous parle comme une sœur en ce moment — les hommes sont très rosses parfois... Consultez-moi quand vous voudrez.

LOUISETTE.

Ah! vous n'êtes pas comme maman, vous!... je vous remercie bien, vous êtes trop aimable vraiment.

MADAME MAURICE, ouvre son sac et prend une carte.

Que non! (Un temps.) Voici mon adresse: 7, Rue Fontaine... Cachez-la surtout!... Votre mère gronderait encore si elle savait...

LOUISETTE.

Si elle savait quoi?

MADAME MAURICE.

Enfin oui... si... si... il vaut mieux ne pas lui raconter tout ça.

LOUISETTE.

C'est bon, je vous garantis que je ne lui dirai rien alors.

MADAME MAURICE, en se levant.

Faut que je vous embrasse!... là. (Un temps.) Qu'est-ce que vous avez fait depuis ce matin? à moi vous pouvez l'avouer.

LOUISETTE.

Oh! non.

MADAME MAURICE.

Mais si, mais si... allez donc!... je sais ce que c'est... et il n'y a pas besoin de rougir comme ça.

LOUISETTE, après un combat intérieur.

Eh bien!... eh bien!...

MADAME MAURICE.

Allons... courage!

LOUISETTE.

J'ai été... oh! je ne pourrai jamais... ne me regardez pas alors!

MADAME MAURICE.

Je me retourne là...

Elle tourne le dos à Louisette.

LOUISETTE.

J'ai été chez un monsieur...

MADAME MAURICE.

Bien, parfait..

LOUISETTE, en parlant très vite.

Chez un monsieur qui venait tous les jeudis au Parc Monceau et qui me faisait la cour... Voilà, ça y est.

MADAME MAURICE, en se retournant.

C'est tout...? En voilà une affaire! (Un temps.) Mais... est-ce que... (On entend du bruit au dehors.) Ecoutez, on vient de fermer la porte d'entrée... ce doit être votre mère... 7 Rue Fontaine... pas un mot... quand ça vous fera plaisir... sauvez-vous dans votre chambre, je vais essayer de la calmer un peu.

LOUISETTE, en sortant par la gauche.

Oh! je n'ai pas peur.

MADAME MAURICE.

Ça ne fait rien, allez. (Un temps.) Il y a une fortune à gagner avec cette petiotte-là!

SCÈNE V

MADAME MAURICE VALENTINE.

VALENTINE, entre par la porte du fond. Tout en ôtant son chapeau qu'elle dépose sur la table.

Ah ! vous êtes encore là ! Eh bien ! ma chère, rien ! J'ai été à droite, à gauche, partout ! Au couvent, entre autres, et je leur ai dit ma façon de penser, je vous le jure.

MADAME MAURICE.

Elle est ici.

VALENTINE.

Louissette est ici ! Où ? dans sa chambre.

Elle va vers la gauche, Madame Maurice lui barre le chemin.

MADAME MAURICE.

Voulez-vous bien m'écouter une seconde et ne pas vous mettre en colère ainsi ! Vous en êtes défigurée ! (Un temps.) Donc je l'ai vue...

VALENTINE, nerveuse.

Ensuite... ensuite... ?

MADAME MAURICE.

Elle s'est assise là, à côté de moi... et je lui fait tant de morale, qu'elle en a presque pleuré... parole d'honneur !

VALENTINE de même.

Je connais ces larmes-là.

MADAME MAURICE.

Pas du tout... mais restez donc tranquille, saperlipopette !... Si j'étais vous, je lui parlerais doucement, je me contiendrais...

VALENTINE, de même.

Bon, bon... j'essaierai.

MADAME MAURICE.

Il faut le faire.

VALENTINE.

Merci.

MADAME MAURICE.

Je m'en vais... Du calme surtout, hein?... beaucoup de calme...

VALENTINE, de plus en plus énervée.

Je vous le promets, là, êtes-vous contente ?

MADAME MAURICE, en remontant vers le fond.

Qu'est-ce que vous voulez, j'ai plus d'expérience que vous... Au revoir... Quand vous verra-t-on ?

VALENTINE.

Cette semaine sûrement... Au revoir !

MADAME MAURICE, sort. Valentine va vers la porte de droite, au même moment Louisettes pousse la porte. Elle est en robe claire.

Lorsqu'elle entre en scène, son corsage n'est pas encore fermé.

SCÈNE VI

LOUISETTE, VALENTINE.

LOUISETTE.

Bonjour, petite mère.

VALENTINE.

Louissette, toi ici !... et dans ce costume !

LOUISETTE.

Eh bien ! c'est ma belle robe, maman, tu ne la reconnais donc pas?...

VALENTINE.

Ah ! puis, tiens, madame Maurice elle m'assomme ! prendre des ménagements avec toi !... tu t'es sauvée, n'est-ce pas ?

LOUISETTE, en s'asseyant.

Oui, j'ai tiré le cordon moi-même, j'ai ouvert la porte moi-même, et je l'ai refermée moi-même... et puis voilà.

VALENTINE.

Mais tu sais que je vais te claquer si tu me parles sur ce ton-là!... Ah ! tu t'es échappée...! ah ! tu veux jouer à la grande fille ! eh bien ! je vais te reconduire n'importe où... dans la pension la plus infecte que je trouverai, tu m'entends, sale petite bête...? et ce n'est pas un mois que tu y resteras sans sortir cette fois... ce sera un an. (Un temps.) C'est trop fort par exemple ! mettre sou par sou de côté pour élever convenablement une enfant et voilà le résultat. (Louisette sourit.) Et puis ne ris pas... ah ! ne ris pas surtout ! (Un temps.) Et pour quoi ce coup de tête, s'il te plaît ?

LOUISETTE.

Parce que.

VALENTINE.

Parce que quoi ?

LOUISETTE.

Je ne peux pas le dire.

VALENTINE.

Tu ne peux pas le dire?... imbécile ! Alors tu crois que c'est parce que tu as dix-sept ans que tu vas mener les choses à ta guise ? Tu m'obéiras de gré ou de force. (Un temps et s'approchant de Louise.) Pourquoi t'es-tu sauvée ? Allons, houp ! réponds... ou bien...

Elle lève la main.

LOUISETTE, en se levant.

Pourquoi? tu y tiens?

VALENTINE.

Absolument.

LOUISETTE.

Parce qu'on m'a dit : votre mère est une noceuse.

VALENTINE, en la giflant.

Attrape.

LOUISETTE, redresse la tête, très calme.

Je me moque de ta gifle et je ne pleurerai pas tout de même. Pourquoi?... Parce que les élèves me fuyaient comme la peste, comme si j'avais la gale! parce que les sœurs ne s'occupaient plus de moi, parce qu'on t'aurait priée de me reprendre d'ici deux jours, enfin parce que je suis ta fille et qu'on n'en veut plus...! Voilà pourquoi je me suis sauvée!

VALENTINE.

Si je ne me retenais pas, je te casserais la tête contre le mur.

LOUISETTE.

Ça m'est égal. Si tu te figures que cela m'a fait plaisir d'entendre tout ça, tu es dans l'erreur... Moi, je le savais déjà, oui, mais je ne pouvais rien dire... maintenant que le couvent en fait des gorges chaudes...

VALENTINE.

Ton couvent... ton couvent... c'est une saleté ton couvent...

LOUISETTE.

Possible... Alors, il ne fallait pas m'y faire entrer.

VALENTINE.

J'aurais dû, dès ta tendre enfance, te fourrer en nourrice, à la campagne et t'y laisser pourrir toute ta vie.

LOUISETTE.

Enfin, maman, est-ce de ma faute tout ce qui arrive là ?

VALENTINE.

Tu ne me la referas pas deux fois celle-là !... Ah ! ta mère fait la noce... Petite malheureuse, va ! Mais si elle fait la noce, ta mère, espèce d'ingrate que tu es, c'est pour toi.

LOUISETTE.

Si tu m'avais mise dans une institution moins connue, on n'aurait jamais rien appris... Mais tu as tenu à ce que mes camarades fussent des demoiselles de grandes familles... on sait tout dans ce monde-là.

VALENTINE.

Ah ! tu vas te taire, hein !

LOUISETTE.

Je n'avais pas envie de parler.

Un temps.

VALENTINE.

Et tu es partie depuis ce matin... et il est six heures et demie du soir !... il faut que tu aies perdu la tête !

LOUISETTE.

Non, maman, je n'ai pas perdu la tête.

VALENTINE.

Et qu'est-ce que tu as fait ? Enfin, où as-tu déjeuné ?

LOUISETTE.

Ah ! tu m'en demandes trop, par exemple.

VALENTINE.

Une mère n'en demande jamais trop à sa fille.

LOUISETTE.

Oui... mais une fille ne doit jamais en dire trop à sa mère.

VALENTINE.

En dire trop ! Tu oublies ta hardiesse de tout à l'heure ! tu ne l'as pas crié... tu l'as gueulé... Ah ! ça fait bon effet pour les domestiques !

LOUISETTE.

Oh ! les domestiques... avec ça qu'ils ne sont pas au courant de tout !

VALENTINE.

Ah ! tu sais, ne m'exaspère pas, ne m'exaspère pas, ne m'exaspère pas !

LOUISETTE.

Je ne t'exaspère pas... c'est toi qui m'as forcée de répondre, je t'ai répété ce que j'ai entendu, voilà tout.

VALENTINE.

Non, mais est-ce que tu crois avoir le dernier mot avec moi ?

LOUISETTE.

Oh ! écoute, maman, moi ça m'embête tout ça à la fin !

VALENTINE.

Ah ! ça t'embête !... Je commence à en avoir plein le dos de toi et tu peux fiché le camp d'ici... ! Ah ! ça t'embête ! eh ! bien, va faire ton paquet et ne remets plus jamais les pieds chez moi... ! Va courir, va te faire faire un enfant... nous verrons après lorsque tu seras dans la rue et que tu crèveras de faim, nous verrons si ça t'embête !

LOUISETTE.

Oh ! crever de faim...

VALENTINE.

Et d'abord tu vas me faire l'amitié d'enlever cette robe... Ah ! ça t'embête !...

LOUISETTE.

Eh! bien, oui, ça m'embête, ça m'embête et puis ça m'embête, là!

VALENTINE, va vers la porte de droite et appelle.

Julie... Julie...

JULIE, à la cantonade.

Madame?

VALENTINE.

Fermez immédiatement l'armoire de mademoiselle et vous m'apporterez la clef.

Elle referme la porte.

LOUISETTE.

Ah! là, là, c'est ça dont je me moque.

VALENTINE.

Tu vas juger quelle est la plus forte des deux... Mademoiselle qui ose critiquer la conduite de sa mère!

LOUISETTE.

Je n'ai rien critiqué... et puis du reste je connais quelqu'un qui me recevra très bien... alors tu vois...

VALENTINE.

Quelqu'un?

LOUISETTE.

Parfaitement... le Monsieur qui m'a donné cette bague.

VALENTINE.

Ce n'est pas vrai, tu mens! je te dis que tu mens! (Un temps.) Cette bague, elle ne t'appartient pas d'abord..., elle est sans doute à une de tes amies...

LOUISETTE.

Je veux bien, moi, tu sais, ça m'est égal.

VALENTINE, très émue jusqu'à la fin de cette scène.

Louissette..., ma chérie..., tu vois, je ne crie plus... je te parle gentiment..., doucement... je t'embrasse même... (Un temps.) Tout à l'heure je me suis trop emportée... j'ai eu tort... n'est-ce pas que j'ai eu tort?... Allons, voyons, regardez-moi, ne soyez pas entêtée... et puis je te pardonne d'avance, là!... Dis-moi bien franchement pourquoi tu as quitté le couvent et ce que tu as fait depuis ton départ?

LOUISETTE.

Puisque je te l'ai déjà raconté, na!...

VALENTINE.

Alors, c'est vrai! tu as été... et cette... (Elle désigne la bague du doigt.) Tiens, je n'ai plus la force de me fâcher. Comment, c'est ainsi que d'un seul coup tu viens briser la seule joie qui me restait... car, ma seule joie, mon seul bonheur c'était toi, tu m'entends?... Mais tu ne m'aimes donc pas, tu n'aimes donc pas ta mère!... je suis ta mère moi et je t'adore plus que tout au monde!... Tout ce que j'ai [fait jusqu'à maintenant c'était pour toi, toujours pour toi!... Je rêvais pour ma Louissette un avenir pur, sans tache... je la rêvais honnête surtout... oh! oui honnête!... Tous les jours que Dieu fait je pensais à toi et tout ce que j'amassais, tout ce que je mettais de côté, je me disais : ce sera pour l'enfant quand elle sera grande!... Tu as grandi, oui, et bravement tu t'es jetée dans cette vie ignoble!... Tiens, Louissette, tu es une mauvaise fille!

LOUISETTE.

Ah! ben, qu'est-ce que tu veux, c'est pas ma faute.

VALENTINE.

Mais, petite malheureuse que tu es, tu ne la connais pas cette vie! Tu ignores ce qu'elle est, tu ignores les sourires forcés, les baisers qu'on est obligé de rendre et qui vous font lever le cœur!... Tu ne sais donc pas que c'est une lutte perpétuelle, une lutte qui vous tue!...

Il faut chanter, rire, boire et subir des caresses qui vous donnent des nausées !... Tu ne sais donc pas qu'on est condamnée à entendre tous les jours les mêmes phrases, les mêmes saletés, les mêmes ordures !... Ah ! non, non, tu ne te doutes pas ce que c'est que cette vie-là !...

LOUISETTE.

Avec ça.

VALENTINE.

Alors va... va, ma fille !... tu verras plus tard... tu verras si j'avais raison...

SCÈNE VII

LES MÊMES, GEORGES, JULIE.

JULIE, elle ouvre brusquement la porte du fond et annonce.
Monsieur...

Elle sort et ferme la porte.

GEORGES, souriant.

Bonjour, Valentine.

VALENTINE.

Ah ! tu tombes bien !

GEORGES, apercevant Louisette.

Louisette !

LOUISETTE, à part.

Lui !... l'ami de maman !

VALENTINE, à Georges.

Qu'est-ce que tu as à regarder ma... tu connais... tu connais donc ma fille ?

GEORGES, gêné et l'air idiot.

Moi?... mon Dieu... mais... je... hein? Mademoiselle est ta fille?

VALENTINE, à Louisette.

Tu connais Monsieur?... (Louisette baisse la tête.) Comment ta fuite de ce matin, ce serait chez lui que... (Un temps.) Ah! bien, non, non, ça c'est le bouquet... Avec mon amant!... non, non, c'est trop fort!

Elle tombe assise et pleure de rage. — Un long moment de silence. Georges ne bouge pas de place et reste au fond de la scène. Louisette est à droite et sa mère à gauche. Georges et Louisette se regardent un instant. Louisette baisse la tête. Georges s'avance lentement vers Valentine, à sa droite.

GEORGES, très embarrassé, à demi-voix et à part.

Si je m'attendais à celle-là moi, par exemple!... en voilà une histoire!... Dieu de Dieu que c'est embêtant!... (Haut et en s'approchant de Valentine.) Allons, ma chérie, ne pleure pas,... faut se faire une raison!... Que veux-tu c'est la vie ça... c'est le hasard!...

Il fait signe à Louisette d'avancer.

LOUISETTE, après maintes hésitations vient se placer à gauche de sa mère.

Mais oui... ne pleure pas, petite mère!... aussi fallait pas avoir deux noms! Nous ne savions pas... c'est vrai... c'est le hasard...

VALENTINE, en se levant.

Est-ce que je pleure! (A Georges.) Faut-il que tu sois assez dégoûtant, assez...

GEORGES.

Encore une fois puisqu'on te dit que nous ne savions pas!

LOUISETTE.

Georges dit la vérité, maman...

VALENTINE, à Louisette.

Georges! tu oses l'appeler Georges, là, devant moi!

JULIE, en ouvrant la porte du fond.

Madame est servie.

VALENTINE.

C'est bien. (Julie sort, à Louissette.) Tiens, va-t'en! je ne sais pas ce que je te ferais!

GEORGES, s'interposant.

Je t'en prie, Valentine.

Un temps.

VALENTINE.

Et puis après tout, je suis bien bête, bien sotte de me rendre malade! Fais ce que tu veux, c'est fini, je n'ai plus la moindre colère, je me fiche de tout, je me moque de tout! Va avec l'un, va avec l'autre, va à droite, va à gauche, tu es libre, tu ne m'intéresses plus. (Un temps.) En attendant, j'espère que tu n'auras pas le toupet de venir prendre ton repas avec nous... passe dans ta chambre. (Louissette sort par la droite, lentement. Valentine regarde un instant Georges et en soupirant.) Allons, mon ami, viens dîner.

GEORGES.

Oui. (A part.) Demain je la lâcherai.

VALENTINE.

Que dis-tu?

GEORGES.

Rien... rien du tout, chère amie...

Ils sortent par le fond.

Rideau.